

## ***ADIU JOLBERT***

**Michel POUSSE**  
IUFM de la Réunion

**S**i j'avais eu le choix des armes pour vous présenter Bernard Jolibert, je n'aurais pas tapé un texte sur mon clavier d'ordinateur mais j'aurais donné vie à la toile, jouant sur les effets de lumière et d'ombre. Hélas, je manie le petit plumeau à couleur avec encore plus de lourdeur que la plume ! Alors que l'écriture est linéaire et successive, la peinture permet la simultanéité. L'œil découvre en même temps le personnage principal et l'arrière plan d'un tableau et c'est finalement à chaque observateur de décider ce qui constitue l'essentiel de l'œuvre. Il peut librement reconstruire le tableau et sa découverte ne lui est pas imposée par le rythme de l'auteur comme c'est le cas en littérature.

Si nous vivions au siècle de certains des philosophes qu'il a traduits, nous aurions, pour lui rendre hommage, passé commande à un artiste d'un tableau pour immortaliser ses traits. Il nous aurait fallu le pinceau de Rembrandt. Ce maître du clair-obscur se serait plu à mettre en lumière notre philosophe, à faire émerger de l'ombre, à la façon de son célèbre « syndic des drapiers » autant de visages que notre ami a d'humeurs, de qualités, de personnalités. Outre les visages, il y aurait, dans la pénombre, quelques objets-symboles : un trombone, une banane de cuir noir, un vieux ballon de rugby à lacets, un champignon près d'un pied de porc... Que sais-je encore ? Comme une lumière posant un rayon sur chacun des visages, une soprano latiniste apporterait la douceur féminine nécessaire à toute composition.

Rembrandt n'a pas connu Jolibert et je ne suis pas peintre. Il vous faudra donc vous contenter d'une plume à la lourdeur toute administrative qui, incapable de fondre la moindre demi-teinte, d'enchaîner un fondu, d'adoucir un dégradé, vous conduira de visage en visage, avec le cassant du guide d'un château médiéval qui enchaîne cuisine et chambres, salon et dépendances dans une suite qui n'a pour seule logique que la géographie du bâtiment et le respect de l'horaire de la visite.

Avant même d'aborder le tableau, penchons-nous sur le patronyme : Jolibert. Voilà un nom qui demande à être interprété. Faisons au héros du jour, dont nous célébrons la sortie de carrière, l'outrage d'aller chercher sur le net l'étymologie de ce nom (comprends-moi, mon cher Bernard, il est bien plus facile de surfer sur les écrans que de manier un gros dictionnaire). Google

(mot dont nous aurions bien du mal à retrouver les origines latines ou grecques) nous affirme que ce nom est porté dans le Sud-Ouest. Ce qui est rassurant avec la technologie de pointe, c'est qu'elle nous confirme scientifiquement des vérités que nous croyions tenir du simple bon sens ! Allons plus avant. Jolibert serait tout bonnement le mot occitan pour désigner le persil, plante aromatique entrant dans la décoration des hures de porc exposées en vitrines de charcutiers. La trogne au groin empersillé, aux yeux clos dans un ravissement que trahit un sourire béat repose toujours entre les pattes avant de l'animal. Serait-ce par le persil patronymique que Bernard Jolibert en serait venu à rédiger un opuscule sur les mille et unes façons d'accommoder les pieds de porcs ? Rembrandt aurait-il fait sortir de l'ombre la forme d'un pied de marcassin ou se fût-il satisfait d'une emblématique feuille de persil ?

Paradoxe notoire, à ce nom occitan s'accôle un prénom teuton : Bernard (*Bernhard*, à décomposer en *bern* – l'ours – et *hard* – dur !). Voici que, par le biais de l'ours, nous nous retrouvons dans les Pyrénées ariégeoises.

« Ariège, terre-courage ». Comment peint-on une terre-courage ? Ce n'est point au courage guerrier qu'il est fait allusion dans la devise départementale, encore que les estocs des défenseurs de Montségur aient mis en pièce moult croisés de Simon de Montfort, mais bien au courage quotidien qu'il faut pour arracher à des sols rudes et maigres une pitance suffisante pour nourrir famille et pourceaux. Bernard Jolibert n'est pas un déraciné. Vivre ailleurs, certes, mais le cœur et l'accent fidèles au pays, à la petite maison de Castelnaudurban (près de Tarascon, près de Foix c'est-à-dire bien loin d'une vraie ville, un court moment de la nationale bordée de maisons basses, une placette-pétanque, une alimentation générale *cum* bar-restaurant-tabac). N'allez donc surtout pas croire que l'étudiant qui monta à Paris, l'enseignant qui fit carrière dans l'océan Indien ait plaqué son chêne. L'Ariège est présente dans l'attachement aux expressions du terroir, dans le goût pour la cuisine aux relents de confits. Écoutez-le parler de cette maisonnette où il joua en culottes courtes, l'accent devient plat, les « r » roulants, et remontent les mots et les images que mille ans d'impérialisme francilien n'ont pu éradiquer.

Bernard Jolibert a quitté l'IUFM ! Rayé de nos registres, son nom a été rajouté à la longue liste de ceux qui noircissent le grand livre de la dette publique. Il a maintenant droit à une réduction quand il voyage en train et, si vous le rencontrez dans le métro, veuillez lui faciliter l'accès au siège réservé aux femmes enceintes, aux grands invalides et à toute personne officiellement vieille. Un philosophe peut-il quitter ses salles de cours ? Nous revient en tête la romance chantée : « Longtemps, longtemps, après que les poètes ont disparu, leurs chansons courent encore dans les rues... » Substituez « profs » à « poètes », « cours » à « chansons » et « salle de cours » à

« rues » et vous y êtes. Son corps – et sa légendaire banane de cuir noir – peut s'éclipser discrètement mais son esprit va encore hanter ces lieux où tant d'étudiants voyaient le temps s'arrêter quand débutait le cours. Il est des hasards qui ont valeur de symbole. Chaque enseignant titulaire est assis sur un numéro de poste. Le sien était le 001 : *primus*, certes *inter pares*, mais *primus* tout de même !

Il les aura parcourus les couloirs de cet institut, montés de sa semelle légère ces escaliers tout au long de ses années de service, sans oublier les longueurs de piscine, de préférence sur le dos, face au soleil, le nez protégé de crème blanche et l'arrondi de l'estomac s'élevant chaque année un peu plus au-dessus de la ligne de flottaison. Force cependant est de reconnaître que l'homme a su rester svelte et droit, gardant bien huilés et sa peau contre les brûlures, et ses neurones et ses abdominaux contre les atteintes de l'âge.

On ne réduit pas Bernard Jolibert à un titre. En cela, il ne partage pas la vanité de nombre de ses collègues universitaires pour lesquels « le titre, c'est l'homme ». Quand Bernard a pris le train des études, on ne peut pas dire que sa destination finale était le professorat des universités. Brillant à l'âge adulte, il ne fut jamais le fort en thème de la classe, le prix d'excellence attiré. Certainement aurait-il pu l'être s'il avait pris le temps de faire ses preuves. Mais comment prouver ses qualités lorsque l'on est renvoyé de lycée en lycée pour cause d'indiscipline ?

Du philosophe et du traducteur, je ne dirai rien. D'autres, philosophes de profession ou traducteurs reconnus, ont analysé ces riches facettes de sa personnalité. Toutefois, même amateur, le biographe doit se plaire à mettre en valeur les aspects mal connus et surprenants de son objet d'étude. Le guide doit soulever le tableau pour révéler la porte dérobée qu'il cachait, le peintre appuyer un détail. Ainsi Rembrandt aurait-il éclairé d'une gloire de lumière les trois visages du professeur, du philosophe et du traducteur. Attardons-nous sur les visages moins éclairés, en demi-teinte. Nous devinons l' élu au conseil d'administration, porteur d'un mandat, le *missus disciplinarum*, tout à côté du musicien. Tous deux solistes à leurs moments dans un groupe dans lequel ils savent se fondre pour contribuer à l'harmonie générale. Prenons du temps dans notre visite et un peu de recul pour mieux voir . Ajustons, si besoin est, nos béciles et découvrons un cueilleur de champignons, un cuisinier, un amateur de rugby, autrefois pratiquant. Voilà bien des incongruités dans un tableau commandé pour figurer dans la galerie honorant les universitaires. Découvrons encore, avant de nous rapprocher à nouveau pour détailler chaque visage, cette tête excentrée, comme ailleurs, le regard absent et le sourire ironique. Est-ce bien lui qui semble se détourner des autres et que l'on imagine penché sur de vieux grimoires ? N'est-ce point un frère, un

double, que ce Jo Bertil, non plus traducteur d'œuvres classiques mais poète licencieux ?

Quatre fois l'an, le conseil d'administration tient séance. Que ceux qui jamais n'y siégèrent imaginent les murs tendus de bleu et les sièges de pourpre, les membres imbus de l'importance que revêt chacune de ces réunions. Élu responsable, Monsieur Jolibert est présent et ponctuel. Il serre les mains, un mot gentil pour chacun, un sourire pour chacune, offert comme une rose dont les épines ne feront qu'égratigner l'administration. Avant de prendre place sur l'un de ces sièges dont l'inconfort notoire garantit la brièveté des séances, il échange quelques paroles avec Monsieur le recteur qu'il connaît toujours, aussi nouveau soit-il, pour l'avoir rencontré ailleurs, dans d'autres réunions. Assis sur la rangée la plus haute, dos au mur mitoyen de la salle des professeurs, comme pour confirmer la symbolique de son mandat, Bernard Jolibert fait face à l'autorité, fait face au recteur, au directeur, aux directeurs-adjoints. Quand il parle, tous les yeux se tournent vers lui mais c'est le regard droit qu'il s'adresse à l'assemblée toute entière. Ses années d'expérience, sa fréquentation de trois équipes de direction lui donnent de l'institut une connaissance intime : il sait différencier les escarmouches de principe des grandes croisades réformatrices. Il lit le sens caché de toute proposition. Il ignore les superficielles, ironise sur les mesquines, commente les profondes. Soucieux du respect des règles de la démocratie, il laisse d'inutiles débats se prolonger trop longuement. Mais si ces débats s'éternisent et s'enlisent dans le verbiage, notre homme s'irrite. Il se lève discrètement, s'excusant d'un léger signe de tête donnant à comprendre qu'il doit soulager ses humeurs en vidant sa vessie. Il est établi que la qualité des débats au sein du conseil d'administration est inversement proportionnelle aux sorties de notre professeur. Et dire que certains avaient diagnostiqué une prostate précoce là où il fallait porter un jugement de valeur !

À ses heures, et seulement pour quelques amis choisis, Bernard Jolibert tient la queue de la poêle. Ce n'est pas parce que l'on est philosophe que l'on se nourrit des lumières de ses condisciples. En bon formateur IUFM, il pratique l'alternance théorie (l'ouvrage sur les pieds de porcs) pratique (le docteur en philosophie devient maître queux). Mes papilles s'affolent encore au souvenir d'un confit accompagné de pommes de terres rissolées dans la graisse du canard dont nous avons dégusté le foie en entrée. Vous l'avez compris, un médiéviste ne saurait croire aux vertus de la nouvelle cuisine. Pour les heureux convives, le maître de céans fit l'historique de ce confit depuis l'éclosion de l'œuf dans une ferme des vallées ariégeoises. Pour faire un confit il faut certes un canard ou une oie mais cette condition, pour absolument nécessaire qu'elle soit ne saurait être suffisante. Il faut une ferme donc

mais aussi une fermière, un espace où s'ébattre (le canard, pas la fermière : cette précision s'impose quand on se veut biographe de Bernard Jolibert), un art du gavage et un amour de la tradition qui forment une chaîne séculaire qui se briserait si un seul maillon faiblissait. C'est dans les eaux troubles d'une mare fangeuse que le canard s'ébattit dans sa jeunesse ; c'est le bouquet de deux bouteilles de Côtes rôties qui encensèrent la montée de son âme vers le paradis des palmipèdes. Les Anglais disent que, pour faire une belle pelouse, il suffit de semer des graines de gazon et d'attendre cent ans. Pour cuisiner un confit dans les règles de l'art, il suffit d'être imprégné d'une culture millénaire.

*Nou cal manjar un talhon. Apres dinnada iren querre capairoles.*

Ce jour d'été, dans la petite maison familiale, le repas fut de cochonnailles et de fromage. Découpée au Pradel, la tranche de jambon-pays, épaisse d'un doigt, n'avait connu que le papier gras du charcutier ambulancier et, comparée aux tranches anémiées et plastifiées des supermarchés, elle représentait la branche saine de la famille. Le Salers, astringent au possible, mettait le feu aux gencives. Avec ça, un vin de pays plutôt lourd prédisposait à la sieste. Avec la promesse d'une baignade en rivière pour nous motiver, nous voici partis en cette lourde après-midi voir si les cèpes pointaient. D'aucuns feront remarquer qu'il est bien piètre chasseur de champignons celui qui s'aventure dans les sous-bois à l'heure vespérale mais il lui sera rétorqué que toute recherche, philosophique ou champignonneuse demande à sortir des sentiers battus du conventionnel.

L'Opinel – qui, dans ces contrées, marque le passage à l'âge adulte et que l'on porte toujours avec soi – soigneusement replié dans une poche notre philosophe place au fond de son petit sac son *vade mecum* de la cueillette. Eh oui, même dans ses recherches sylvestres, Bernard reste l'homme du livre. Tout champignon trouvé sera soumis au double test de l'Opinel et du livre. Qu'il noircisse à l'entaille de la lame et il sera rejeté. La forme de sa tête, celle de sa queue, de ses lamelles, sera ensuite comparée à l'image du livre et le verdict – comestible ou non – sera rendu avec mention du nom latin et description des possibilités culinaires. Aller aux champignons dans un sous-bois connu depuis l'enfance, c'est aussi faire revivre ce bois. Quelques pans de mur explosés par les arbres et c'est une ancienne ferme qui revit, avec sa dernière habitante, une vieille femme ayant choisi de vivre seule à deux heures de marche du village où elle se rendait une fois la semaine pour chercher quelques provisions. Pas d'eau sinon celle d'un puits, pas d'électricité. C'était pourtant il n'y a pas si longtemps.

À ma grande honte, je dois admettre avoir hésité devant l'omelette du soir avant de me rassurer en pensant que celui qui avait, pendant des décennies,

mangé des champignons ainsi sélectionnés se dirigeait, l'esprit alerte et droit comme un « I », vers une verte retraite.

Parler champignons et cuisine, c'est parler terroir, et parler terroir, c'est parler rugby. Que notre professeur soit un fin connaisseur de ce jeu devrait en étonner plus d'un. Qu'il l'ait pratiqué, beaucoup auront du mal à le croire. Je vous accorde que le Jolibert rugbyman ressemble au Jolibert que nous connaissons comme le rugby qu'il pratiqua ressemble à celui d'aujourd'hui. Imaginez un lycéen puis un étudiant gracile, svelte, fort habile de ses mains et de ses pieds et vous aurez Bernard, arrière ou ouvreur. Pour celles et ceux qui ne savent rien de ce jeu, apprenez que l'ouvreur et l'arrière sont, dans une équipe, avec le demi de mêlée, les joueurs-clés qui organisent le jeu de leurs partenaires car leur position permet de déceler les faiblesses de l'organisation de l'équipe adverse. On peut donc imaginer Jolibert, tout en vivacité, jouant du contre-pied, lançant des contre-attaques meurtrières ou ajustant de tactiques coups de pieds. Il fut le lutin feu follet attirant vers lui la meute des avants lourdauds avant de libérer l'attaque. Pour ceux qui se souviennent de ce rugby dans lequel l'esquive était reine, Bernard devait être le Dauger, le Gachassin, l'Irvine de son village. Le faire parler de ces temps-là, c'est aussi lui remettre en mémoire les troisièmes mi-temps dans les *pubs* anglais où s'égayaient les étudiants parisiens lors de leurs week-ends rugbystiques outre-Manche. La boisson de ces soirées n'était pas la bière ordinaire, la classique *pint of heavy* mais le *Black and Tan* (mélange de bière blonde et de *stout*, bière brune et épaisse) aussi assassin du point de vue de la diététique sportive que les policiers anglais surnommés ainsi en raison de leur uniforme noir et de leur chien brun qui mataient féroce­ment les indépen­dantistes irlandais au siècle dernier. Quelques pintes de cette mixture et vos fatigues disparaissent, et avec elles leur souvenir même, le bar, lui aussi, s'estompe dans un brouillard, certes britannique, mais qui est tout interne...

Revenons une dernière fois au tableau, et portons quelque attention à ce visage rêveur, tourné vers les étoiles. Vous l'avez reconnu, c'est notre joueur de saquebute. Permettez que j'emploie le vieux mot pour désigner le trombone dont joue l'ami Bernard dans l'orchestre le plus swingant de l'île. Le voici donc en chemise rose, uniforme des membres de ce groupe. Amateur de musique, de toutes les musiques, pratiquant assidu en solo ou en groupe, notre néo-retraité s'amuse. Il se distrait de ses philosophes, traverse les siècles et les continents sur des portées musicales. On le savait artiste de la plume, le voici champion de la double croche.

L'IUFM était sa maison et toute maison a un jardin. Le sien était à l'entrée, sur le perron : la vitrine dans laquelle s'exposent toutes les publications des formateurs et dont il était responsable. Certes, ses propres œuvres

figurent en bonne place mais le personnage a toujours eu un côté cabotin – nulle modestie ne saurait être parfaite (et puis Bernard n'est-il pas un « fan » de la *commedia dell'arte* ?). Chacun trouvait place à ses côtés et c'est avec un égal respect qu'il époussetait, déplaçait, remplaçait chacune de nos publications.

Le voilà parti ; la porte s'est refermée pour la dernière fois sur son cours et l'on pense à *La Dernière Classe* d'Alphonse Daudet. Les Prussiens et les uhlands ne sont certes pas à nos portes mais c'est bien une époque qui s'achève. L'oubli vient vite mais je sais que chacun de nous regrettera ce professeur des universités qui, toujours, quel que soit le problème et son urgence, savait être poli et courtois envers toutes et tous. Sans doute était-ce sa façon de mettre en pratique l'enseignement qu'il avait retiré des humanistes qu'il fréquentait. Et si cette égale humeur et son respect de chacun étaient les plus belles de ses qualités ?

Adieu donc, Bernard, une nouvelle vie commence dont il faut profiter au maximum.

L'ouverture fut en languedocien, le mot de la fin sera en latin.

*Vale*